

CHRIST NOTRE PAQUE

(1855)

Christ, notre Pâque, a été immolé pour nous.

(I Cor., v, 7.)

Il est dans la vie du peuple d'Israël un moment d'une sublime solennité, c'est celui que notre texte rappelle. Ce peuple gémissait sous le joug cruel de l'Égypte, et Moïse avait en vain sommé Pharaon de lui rendre la liberté. Mais l'heure de la délivrance approchait, et le Seigneur avait donné ordre à Israël de se tenir prêt à partir. La nuit était venue; tout le peuple veillait en silence, en attendant le signal de l'Éternel. Tout à coup, vers minuit, un cri se fait entendre, « un cri comme il n'y en eut « jamais, dit l'Écriture, et comme il n'y en « aura jamais de semblable. » (Exode xi, 6.) L'ange de l'Éternel a frappé, et il n'y a pas une maison qui ne compte un mort. Tandis que, réveillé soudain, Pharaon pleure dans son pa-

lais, le pauvre sanglote dans sa cabane auprès du cadavre de son premier-né. Cependant, au milieu de ce deuil immense, les Israélites ont été épargnés; ils vont partir, ils sont sauvés. Quelle a donc été la garde puissante qui les a préservés? Un agneau, le sang d'un agneau! « Vous prendrez un agneau, avait dit l'Éternel, « vous l'immolerez, vous arroserez de son sang « le seuil de vos maisons, et quand je frapperai « l'Égypte, j'apercevrai ce sang, je passerai par- « dessus vous, et vous serez sauvés. » (Exode XII.)

Il est, dans la vie de l'Église de Dieu, un moment semblable, et d'une solennité bien plus imposante encore. L'humanité est courbée sous le joug du péché, et se tourmente impuissante sous l'esclavage de Satan. Mais pour elle aussi va sonner l'heure du salut, pour elle va luire une Pâque comme jamais les hommes n'en ont contemplé. Au moment même où Israël s'apprête à célébrer le souvenir de son ancienne délivrance, la délivrance véritable, éternelle, apparaît; la terre tremble, le ciel perd sa clarté, le voile du temple se déchire, et du haut de Golgotha s'élève ce cri de victoire : Tout est accompli! — Que signifient ces paroles? qui a vaincu pour nous le péché, le monde, le démon, la mort? Un agneau, le sang d'un agneau! C'est ce que nous dit Jean-Baptiste en montrant Jésus : « Voilà l'Agneau de Dieu qui ôte les péchés

« du monde ; » et c'est ce que redisent dans les « cieus les multitudes qu'il a sauvées : L'Agneau « qui a été immolé est digne de recevoir la « puissance, la sagesse, la louange et la « gloire ! » (Apoc. v.)

Ces deux événements, vous l'avez compris, correspondent l'un à l'autre ; la Pâque d'Israël est la prophétie de la Pâque chrétienne ; et l'agneau de l'Ancien Testament n'est autre chose que l'image de la grande victime dont le sang a scellé la nouvelle alliance. Saint Paul nous l'enseigne par notre texte, et nous nous proposons de le méditer en arrêtant tour à tour nos pensées sur le Sauveur, sur son œuvre et sur les dispositions dans lesquelles nous pouvons en recueillir les fruits. Que Jésus-Christ veuille nous être en aide par sa grâce. Amen !

I

« Christ est notre Pâque ; » il est la Pâque des chrétiens comme l'agneau pascal était la Pâque d'Israël. Quelle image que cet agneau ! quelle frappante image de Celui qui a été mené comme une brebis à la tuerie, de Celui qui ne brise pas le roseau froissé, de Celui qui, sur la croix, priait pour ses bourreaux, et qui, ses bras sanglants étendus vers nous, nous crie :

« Venez à moi, vous tous qui êtes travaillés et « chargés ! » Oui, Jésus est doux pour les pécheurs ; il n'est pas venu pour les condamner, mais pour les sauver ; il ne veut pas qu'ils meurent, mais qu'ils se repentent et qu'ils vivent ; et partout où il trouve quelque cœur pénitent et brisé, il lui dit : « Prends courage, mon fils, « tes péchés te sont pardonnés. » Contre le péché, c'est un lion ; mais pour les pécheurs humiliés, c'est un agneau.

Il fallait que l'agneau pascal fût pris du milieu du troupeau et fût sans tache. Il fallait que le Sauveur « fût semblable en toutes choses à ses « frères, afin qu'il fût un souverain sacrifica-
« teur, miséricordieux et fidèle, auprès de Dieu, « pour expier les péchés du peuple » (Hébreux II, 17). Lui qui est revêtu de majesté et de magnificence, et qui s'enveloppe de lumière comme d'un vêtement, il s'est couvert de notre chair mortelle, il s'est chargé de notre misère ; lui, devant qui les archanges se voilent la face et adorent, il s'est anéanti jusqu'à prendre la forme de serviteur ; il est devenu le méprisé et le dernier des hommes.

Mais sous ce voile de misère, un rayon céleste brillait : il était sans tache, sans péché. Au milieu de l'humanité corrompue, il donnait à son peuple l'exemple de toutes les vertus et faisait en quelque sorte habiter le ciel sur la terre ;

dans l'existence la plus humble éclatait la vie d'un Dieu ; en face de ses ennemis, il pouvait dire : « Qui de vous me convaincra de péché ? » et son juge lui-même, au moment de l'envoyer à la mort, est forcé de dire : « Je ne trouve aucun crime en lui. » En effet, il nous « était convenable d'avoir un tel Souverain sacrificateur « qui fût saint, innocent, sans souillure, séparé « des pécheurs, et élevé au-dessus des cieux » (Hébreux VII, 26).

II

Il fallait que l'agneau pascal fût immolé et son sang répandu. Il fallait que le Sauveur souffrit et que « celui qui n'avait point connu le péché, « Dieu le traitât, à cause de nous, comme un « pécheur, afin que nous devinssions justes devant Dieu par lui » (2 Cor. v, 21). Il fallait qu'en Gethsémané il éprouvât cette angoisse mortelle qui le renversa dans la poussière et le couvrit d'une sueur de sang ; il fallait qu'à Jérusalem il fût bafoué, déchiré de coups, condamné ; il fallait qu'en Golgotha il fût pendu au bois infâme, et qu'il y mourût délaissé et maudit ; il le fallait, afin qu'il nous acquit par ses angoisses la paix, par sa condamnation la grâce, par sa croix la gloire, et par sa mort la vie éternelle.

Il le fallait : il l'a fait ; et maintenant, quiconque veut être sauvé peut l'être. Quels que soient ses péchés et sa détresse, il y a pour lui un salut. Quelqu'égaré, quelqu'abattu, quelqu'écrasé qu'il soit, Jésus peut le relever ; Jésus peut, au milieu des assauts de Satan, montrer que ni le monde, ni le démon n'ont le pouvoir de terrasser celui que le Sauveur a consolé ; Jésus peut, après l'avoir laissé languir au bord du tombeau, lui donner un matin comme celui de Madeleine : Marie ! — Rabboni !

Oui, il y a un salut. « Le sang de Jésus-Christ « nous purifie de tout péché » (Jean I, 7). Sang précieux, qui peut assez te célébrer ? Sang d'un Dieu versé pour les iniquités du monde, sang de l'alliance qui affranchit notre conscience des œuvres mortes, qui nous justifie et nous console ; sang adorable, sans lequel il n'y a point de grâce, mais par lequel il y a une grâce gratuite, parfaite, éternelle ; heureux celui qui peut te recevoir sur son âme, et par la foi participer à ta puissance ! C'est ce que nous dit ce sang de l'agneau, dont les Israélites avaient arrosé le seuil de leurs demeures et dont la vue arrêta l'ange de la mort. C'est ce qui s'accomplit quand un pauvre pécheur reconnaît sa misère, la confesse, la condamne, et, désespérant de lui-même, espère en Dieu, espère contre toute espérance et va à Jésus. Jésus se manifeste à lui, Jésus lui dit :

« J'ai effacé tes forfaits comme une nuée épaisse
« et tes péchés comme un nuage ; je t'ai ra-
« cheté » (Ésaïe XLIV, 22).

Et non-seulement cela, mais encore, après nous avoir délivrés de la mort, il nous communique la vie éternelle, il verse dans notre être les puissances du siècle à venir, il se donne lui-même à nous. « Prenez » dit-il, en nous offrant le pain et le vin de la Cène, « prenez, voici mon
« corps, voici mon sang. Je suis le pain vivant
« descendu du ciel ; si quelqu'un mange de ce
« pain, il vivra éternellement ; et le pain que je
« lui donnerai, c'est ma chair que je donnerai
« pour le salut du monde. Car ma chair est véri-
« tablement une nourriture, et mon sang est vé-
« ritablement un breuvage. Celui qui mange
« ma chair et qui boit mon sang demeure en
« moi et moi en lui » (Jean VI). O mon âme, que tu as un grand Sauveur ! Celui devant qui les armées du ciel s'arrêtent et se prosternent, s'approche de toi dans cette vallée de larmes, t'embrasse avec amour et se donne à toi. « Quelle
« est la nation si grande, s'écriait Moïse, qui
« ait ses dieux près de soi, comme nous avons
« l'Éternel notre Dieu ? » (Deut. IV, 7.) C'était en effet un glorieux mystère que celui dans lequel le peuple de Dieu, en répandant le sang de l'agneau et en se nourrissant de sa chair, contemplait le Sauveur et s'apprêtait à le suivre à

travers les armées de l'Égypte, les abîmes de la mer et les angoisses du désert, jusqu'en la terre promise. Mais qu'il est plus magnifique encore le mystère où Dieu, manifesté en chair, entre en communion avec nous, de telle sorte que nous pouvons passer à travers les combats du monde, les troubles de l'âme, les assauts de Satan et les détresses de la mort, passer victorieux jusque dans la Canaan céleste !

III

Que vous êtes heureux, jeunes catéchumènes, chers enfants, de pouvoir prendre part à ce repas sacré ; de pouvoir, à l'entrée de la vie, au moment le plus périlleux et le plus solennel de votre carrière terrestre, vous fortifier par ce pain du ciel et vous restaurer par ce breuvage qui jaillit en vie éternelle ! Que vous êtes heureux, vous, leurs parents, de pouvoir, en les présentant à l'Éternel, célébrer avec eux ce sacrement auguste et vous sentir unis à eux, non plus seulement par votre chair et votre sang, mais par la chair et le sang de Christ ! Que vous êtes heureux, vous tous chrétiens, de pouvoir vous asseoir à la table du Dieu vivant ! Si David tressaillait de joie en disant : « Tu dresses la table à la vue de ceux qui me persécutent »

« tent ; tu oins ma tête d'huile et ma coupe est « remplie » (Ps. XXIII, 5), quelle joie doit être la vôtre !

Est-il possible qu'il y en ait parmi vous, chers enfants, qui viennent à cet autel sans joie, sans zèle, sans conscience ; qui y viennent avec un cœur profane, menteur, endurci ; qui y viennent un jour pour n'y revenir jamais ? Est-il possible qu'il y ait parmi leurs parents des pères, des mères qui n'y accompagnent pas leur enfant, qui lui disent : Va, mon fils ; va, ma fille ! et qui n'y aillent pas eux-mêmes ; des pères, des mères qui méprisent ce que leurs enfants doivent révéler comme le sanctuaire de leur âme ? Est-il possible, chrétiens, qu'il y ait parmi vous des jeunes gens qui naguère ont promis à Dieu fidélité sur le corps et sur le sang de Jésus-Christ, et qui regardent froidement cet autel, témoin de leur parjure ? qu'il y ait parmi vous des personnes que n'excuse plus l'entraînement de la jeunesse, des personnes qui se croient religieuses, qui déclarent tenir à leur Église, et qui s'excluent elles-mêmes des grâces de cette Église ; qui vivent, qui meurent sans communion, sans Christ, sans salut ? Ah ! que je voudrais trouver des paroles dignes de Dieu, de son amour et de sa sainte présence pour vous supplier de ne plus dédaigner ses appels ! Quoi ! votre Sauveur mourant vous dit : « Faites ceci en mémoire de

moi » (Luc xxii, 19), et vous ne voudriez pas le faire? Il vous dit : « J'ai fort désiré de manger « cette Pâque avec vous » (Luc xxii, 15), et vous n'auriez ni désir, ni amour pour lui? Il vous dit : « Si vous ne mangez la chair du Fils « de l'homme et si vous ne buvez son sang, « vous n'aurez point la vie » (Jean vi, 53), et vous aimeriez mieux la mort que de venir chercher la vie en lui? Ah! si l'ancienne loi lapidait l'Israélite qui refusait de manger l'agneau pascal, quelle sera la fin de celui qui ne veut point de l'Agneau de Dieu immolé pour les péchés du monde?

Venez donc, oh! venez à la table du Seigneur, venez-y aujourd'hui, venez-y chaque fois qu'elle se dressera dans ce sanctuaire; venez-y témoigner que vous voulez être à Christ, et recevoir Christ qui veut être à vous.

Oui, venez; mais venez dignement préparés. A Dieu ne plaise qu'en vous invitant à prendre part au festin sacré, nous le fassions sans réserve aucune! La Cène est sans doute un puissant moyen de grâce; mais elle est aussi un moyen terrible de condamnation. « Quiconque mangera « de ce pain ou boira de la coupe du Seigneur « indignement, sera coupable du corps et du « sang du Seigneur. Celui qui en mange et qui « en boit indignement, mange et boit sa con- « damnation, ne discernant pas le corps du

« Seigneur » (1 Cor. XI, 27, 29). Avez-vous pesé ces graves paroles ? Vous êtes-vous éprouvés en vous-mêmes ? Avez-vous sondé votre vie ? Ah ! si vous l'avez fait, avec quelle humiliation vous devez vous juger, vous condamner, vous abattre aux pieds de votre Sauveur ! Avec quel froissement de cœur vous devez reconnaître que vous n'avez pas fait le bien que vous vouliez faire, et que vous avez fait le mal que vous ne vouliez pas faire ! Avec quelle repentance vous devez redire cette prière : « O Dieu, aie pitié de moi, qui suis pécheur ! » Ce sont là les herbes amères que les Israélites devaient apporter à la fête pascale : amères à la bouche, douces à l'âme ; sans éclat pour le monde, mais pleines de ce parfum céleste qu'exhale un cœur brisé, et seules capables de donner au festin de l'Agneau sa saveur et sa force ; seules capables de nous mener à la vraie foi et de nous faire trouver la vie en Jésus-Christ.

Si vous avez cette repentance, si elle a amolli, pénétré votre cœur, si elle vous a conduits au Sauveur, j'ai l'assurance aussi que, comme les vrais Israélites, vous viendrez ici, les reins ceints, le bâton de voyage à la main, prêts à marcher en avant, prêts à commencer une nouvelle vie. Quoi ! vous pleureriez un moment vos péchés, et le moment d'après, vous iriez en riant pécher encore ? Vous verriez le Sauveur de gloire

mourir pour vos iniquités, et vous voudriez, en tombant de nouveau, de nouveau le crucifier? Vous viendriez faire ici, sur son corps, sur son sang, l'alliance la plus sacrée qui fût jamais, et ce serait pour le trahir, pour aller le vendre au monde, à qui voudrait l'acheter? Vous recevriez de sa main le pain et le vin pour qu'il fût dit de vous comme de Judas : « Quand il eut pris le morceau, Satan entra dans lui ! » (Jean XII, 27.) A Dieu ne plaise qu'il en soit ainsi!

Non, non, Seigneur, nous ne voulons point te trahir : nous voulons te suivre. Nous sommes bien coupables, bien indignes, bien faibles ; que dis-je ? nous sommes impuissants et perdus sans toi, mais nous voulons être à toi. O toi qui produis en nous la volonté et l'exécution selon ton bon plaisir, donne à chacun de nous de pouvoir répéter en sincérité : Je veux être à toi ! Je veux renoncer à ces relations qui m'entraînent, à ces plaisirs qui m'enivrent, à ces passions qui me tuent ; renoncer à ma colère, à mes mensonges, à mon avarice, à mon impureté, à moi-même. Je veux restituer ce bien mal acquis, je veux demander pardon à ce père, à ce frère que j'ai offensé, je veux pardonner moi-même afin qu'il me soit pardonné. Je veux sanctifier le jour du Seigneur, je veux être fidèle à la table sainte, je veux prier avec persévérance, prier jusqu'à

ce que tu m'aies converti, ô mon Dieu, jusqu'à ce que tu m'aies sauvé.

Mes bien-aimés, enfants, parents, chrétiens, vous tous qui viendrez, dans ces saintes journées, vous présenter à la table du Seigneur, Dieu veuille que ces sentiments soient les vôtres ! Dieu veuille que ce ne soit pas votre condamnation que vous alliez recevoir avec le corps et le sang de Jésus-Christ ! Dieu veuille que les anges se réjouissent sur votre conversion, et que les bondes des cieux s'ouvrent en bénédictions sur vous ! Dieu veuille que cette communion marque pour vous un jour de grâce, qu'elle vous suive à travers la vie, à travers la mort et jusque dans l'éternité ! Vous avez devant vous, comme Israël, une route périlleuse et difficile : c'est aussi le désert ; c'est bien plus : c'est le monde ; le monde avec ses convoitises, ses combats, ses tristesses, ses abîmes. Si vous y allez sans le Sauveur, vous périrez. Mais si vous y allez avec lui, il ira avec vous. Sa nuée vous couvrira, son bras invisible vous défendra, sa manne céleste vous nourrira, les flots divins de son Esprit vous désaltéreront ; et bientôt, oui bientôt, après quelques jours de fatigue et d'épreuve, vous vous reposerez dans cette Canaan bienheureuse, dans ces demeures de la paix, où il essuiera toutes larmes de vos yeux et vous couronnera d'une allégresse éternelle.

Que Dieu le fasse par sa grâce, et qu'à l'Agneau divin, immolé pour nous, soient la gloire et l'adoration, aux siècles des siècles. Amen!